

Des chevaliers de Charlemagne aux « mercenaires » du XIX^e siècle

AMALIA MARIA BOLCU
UNIVERSITE DE L'OUEST DE
TIMISOARA

Dans notre article, nous essayons de surprendre les deux archétypes des soldats présents dans la littérature française de l'époque médiévale en comparaison à la littérature de la fin du XIX^e siècle : des chansons de geste et romans chevaleresques aux romans naturalistes, on remarque le transfert d'une connotation positive du soldat à une connotation négative de celui-ci. Son portrait se décompose : on part du brave chevalier, le héros noble et courageux en armure étincelante, venu au secours de son seigneur et des pauvres et on arrive à l'officier prussien en uniforme militaire qui est cruel contre les femmes, à l'assassin à sang-froid qui nous fait toujours peur. Cela explique pourquoi nous avons assimilé ce personnage au mercenaire : si le premier tue pour l'argent, le dernier tue et viole pour son amusement.

La délimitation du corpus

Les textes que nous avons choisis indiquent deux époques littéraires différentes de la France : l'époque médiévale et la littérature naturaliste. Dans la première série on retrouve *La chanson de Roland, Tristan et Iseut et Perceval ou le Conte du Graal*, qui développe le personnage du chevalier¹.

Pour la seconde catégorie de livres, nous avons proposé trois nouvelles appartenant à un écrivain représentatif pour la littérature naturaliste française, Guy de Maupassant, qui a très bien surpris les injustices que l'armée occupante des Allemands a mené contre les civils français pendant la guerre franco-prussienne de 1870-1871 : *La Folle, Boule de Suif et Mlle Fifi*².

¹ *La chanson de Roland* est l'un des plus anciens poèmes héroïques français du Moyen Âge et certainement le plus remarquable de tous. Il a pour sujet l'expédition de Charlemagne en Saragosse et la défaite subie par l'arrière-garde de son armée commandée par Roland, mort à la fin de la bataille à cause de l'abominable trahison de Ganelon. *Tristan et Iseut* parle de l'histoire tragique d'amour illicite des protagonistes très connus qui donnent le nom au titre. *Perceval ou le Conte du Graal* met en discussion les aventures chevaleresques du jeune gallois Perceval et de monseigneur Gauvain, le neveu du légendaire roi Arthur, leur quête de gloire en armes et en amour.

² L'action des deux premières nouvelles se passe en Normandie et raconte les souffrances de deux femmes qui sont tombées victimes de la cruauté des officiers prussiens, alors que dans la dernière on passe d'une fête des vainqueurs allemands à une scène absolument macabre qui se produit dans un château occupé à Uville (près de Metz). Marquées par le courant naturaliste, les œuvres de Guy de Maupassant relatent la cruauté humaine et la violence de la mort.

Étymologie des termes

Malgré son étymologie latine, *la chevalerie* a ses origines dans le monde germanique. Le premier sens du terme *chevalier* renvoie à l'image du guerrier à cheval. Cependant, avoué à un code déontologique, qui suppose : « devoirs de service militaire, vassalique ou féodal, dévouement envers l'Église ou envers le roi, le patron, le seigneur ou la dame, grandeur d'âme et sens de l'honneur, humilité mêlée d'orgueil »³, la chevalerie est parfois liée à la noblesse, parfois considéré comme une catégorie séparée, surtout après que la branche de la féodalité a été déjà consolidée. N'oublions pas qu'à l'origine les nobles proviennent de la classe des hommes d'armes soumis au roi, après avoir reçu des fiefs en tant que récompense pour leurs services militaires.

Le mercenaire désigne normalement la catégorie du soldat qui entre dans l'armée d'un gouvernement étranger pour l'argent. Mais le mot employé de nos jours comme substantif a fonctionné dans l'ancien français autant qu'adjectif, ayant la forme *mercennier*. Le dictionnaire historique de la langue lui atteste une valeur péjorative de « vénal, corrompu »⁴, présente aussi le latin *mercenarius*. Nous allons utiliser pour notre sujet la valeur métaphorique du nom, c'est pourquoi le terme sera toujours accompagné des guillemets.

Le code déontologique

Ces différences de représentation en littérature de ces deux catégories de personnages sont beaucoup influencées par les codes déontologiques. Le chevalier est avoué à certains codes et usages particuliers et strictes et, par conséquence, on pense qu'il doit avoir une conduite morale irréprochable. On retrouve ces aspects très bien marqués dans les paroles de l'emblématique seigneur du *Conte*, Gornemant de Goort, évoqués lorsqu'il investit Perceval chevalier :

*« Mon ami, souvenez-vous-en, si d'aventure il vous faut combattre contre quelque chevalier, voilà la prière que je voudrais vous faire : si vous avez le dessus de sorte qu'il ne puisse plus contre vous se défendre ni se tenir, et qu'il soit réduit à merci, ne le tuez pas sciemment. Gardez-vous aussi d'être homme à trop parler ou à nourrir des bruits. On ne peut manquer, quand on parle trop, de dire bien souvent chose qu'on vous impute à bassesse. Comme le dit si bien le proverbe : Trop parler c'est pêcher. Voilà pourquoi, mon doux ami, je vous blâme de trop parler. Mais je vous fais prière, si vous rencontrez homme ou femme, et, dans ce dernier cas, jeune fille ou dame, qui soient démunis de tout conseil, que vous les aidiez de vos conseils ? Ce sera bien agir que de savoir les conseiller et de pouvoir le faire. J'ai encore une autre chose à vous apprendre. Attachez-y de l'importance, car ce n'est pas à dédaigner. Allez de bon cœur à l'église prier le Créateur de toutes choses d'avoir pitié de votre âme et de protéger en ce bas monde comme son bien le chrétien que vous êtes. »*⁵

³ Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, 8.

⁴ Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, 2200.

⁵ Troyes, *Perceval*, 115.

La chevalerie n'est pas pour tout le monde, c'est un ordre créé et établi par Dieu. Alors, le chevalier ne se rend seulement au service d'un tel ou tel seigneur, mais aussi au service permanent de la Sainte Église et de la justice et, par conséquent, sa mission est sainte et son esprit juste. Tous ces aspects peuvent être pris en considération pour expliquer la littérature. En ce qui concerne la réalité extradiégétique de la représentation, les opinions des historiens varient beaucoup : certains continuent à croire dans la noblesse spirituelle des chevaliers, certains, au contraire, les approchent beaucoup de l'image des « mercenaires » décrits par Maupassant. L'idéalisation du chevalier servira, toutefois, en tant que fondement du mythe chevaleresque, qui inspirera les écrivains romantiques.

L'officier prussien n'est pas soumis à des règles tellement sévères, parce que la carrière militaire n'est plus vue comme un ordre de Dieu. Cela explique pourquoi ils ont une conduite malhonnête par rapport aux civils : « les mercenaires » de l'écrivain du XIX^e siècle ne connaissent ni la notion du péché ou bien la punition divine, ni le remord du bon chrétien. Si les chevaliers n'attaquent que des hommes d'armes ou bien des créatures diaboliques, en promouvant l'idée de lutte droite, les officiers ignorent tout cela, profitant de leurs forces pour soumettre leurs possibles victimes.

Portraits

Les chevaliers portent tous des noms bien conservés, qui les individualisent. La mémoire collective associe Roland à la bataille de Roncevaux, en Saragosse, Tristan à l'amour interdit pour Iseut la Blonde et Perceval à l'épisode merveilleux du Graal, passé chez le Roi Pêcheur. En échange, à la fin du XIX^e siècle, le soldat devient le combattant soit anonyme « l'officier prussien » ou, en utilisant un substantif collectif « les Prussiens » : « Je l'habitais au moment de l'arrivée des Prussiens »⁶, alors dépourvu de toute identité et de toute personnalité, soit enlaidi. C'est le cas des soldats allemands de la nouvelle *Mlle Fifi*, dont les portraits transmettent en même temps de la peur et de la haine. Les traits physiques des personnages sont contrastifs et beaucoup ridiculisés : la présence imposante, rassemblée à celle d'un *paon militaire*, ainsi que les yeux bleus, en même temps froids et doux du major allemand, comte de Falsberg, contrastent beaucoup avec l'image du capitaine (le baron Kelweingstein), qui est petit et à gros ventre, ayant la denture difforme et surtout avec celle du marquis Wilhelm d'Eyrick, alias Mlle Fifi, dont la taille fine, pas du tout masculine, la pâleur du visage et les particularités de sa moustache sont responsables de son sobriquet. En plus, tous les portraits portent les traces de la violence. Nous avons cité ci-dessous pour analyse leurs traits physiques :

« Le major était un géant, large d'épaules, orné d'une longue barbe en éventail formant nappe sur sa poitrine ; et toute sa grande personne solennelle éveillait l'idée d'un paon militaire, un paon qui aurait porté sa queue déployée à son menton. Il avait des yeux bleus, froids et doux, une joue fendue d'un coup de sabre dans la guerre d'Autriche ; et on le disait brave homme autant que brave officier. [...] Le capitaine, un petit rougeaud à gros ventre, sanglé de force, portait presque ras son poil ardent, dont les fils de feu auraient fait croire, quand ils se trouvaient sous

⁶ Maupassant, *Contes de la Bécasse*, 42.

certains reflets, sa figure frottée de phosphore. Deux dents perdues dans une nuit de noce, sans qu'il se rappelât au juste comment, lui faisaient cracher des paroles épaisses qu'on n'entendait pas toujours ; et il était chauve du sommet du crâne seulement, tonsuré comme un moine, avec une toison de petits cheveux frisés, dorés et luisants, autour de ce cerceau de chair nue. [...] le marquis Wilhem d'Eyrik, un tout petit blondin fier et brutal avec les hommes, dur aux vaincus, et violent comme une arme à feu. Ses camarades ne l'appelaient plus que Mlle Fifi. Ce surnom lui venait de sa tournure coquette, de sa taille fine qu'on aurait dit tenue en un corset, de sa figure pâle où sa naissante moustache apparaissait à peine, et aussi de l'habitude qu'il avait prise, pour exprimer son souverain mépris des êtres et des choses, d'employer à tout moment la locution française – fi, fi donc, qu'il prononçait avec un léger sifflement. »⁷

L'image caricaturale de ces chefs d'armée du château d'Uville, ayant des grades militaires aussi que des titres nobiliaires (comte, baron, marquis), semble pourtant beaucoup contraster avec celle de la réunion solennelle et presque sacrée sur le Grand Pin, à Cordres, où on trouve aussi cette particularité des chevaliers ; ils sont nommés *des seigneurs chevaliers* par le légendaire empereur des Francs :

« Charlemagne, assis sur un trône au pied d'un grand pin dans un verger de Cordres est entouré de Roland et d'Olivier, du duc Sanson, de Geoffroy d'Anjou, le porte-étendard du roi. Il y avait là aussi Gérin et Gérier et à côté d'eux bien d'autres encore [...] le duc Ogier [...], le vieux Richard et son neveu, Henri, le vaillant comte de Gascogne, Acelin, Thibaut de Reims et son cousin, Milon. »⁸

Même si le texte de la *Chanson de Roland* ne nous offre pas de détails sur leur portrait physique, l'atmosphère présente dans l'épopée, la présence de Charlemagne, ainsi que les épithètes qui accompagnent les noms propres des personnages semblent suffisants pour tout dire : on parle d'une époque où il suffit de connaître le nom d'une personne afin de tout connaître d'elle. C'est pourquoi, les textes médiévaux n'insistent pas sur les particularités physiques de leurs héros.

Dans ces récits, les chevaliers peuvent être de bon lignage. Perceval et Tristan sont nés dans la seigneurie, mais soumis par la fatalité à la chevalerie errante. Pour *Tristan et Iseut*, Joseph Bédier choisit d'aborder cette question dans le premier chapitre du roman même, intitulé *Les enfances de Tristan*, où il y décrit *multum in parvo* l'épisode qui envisage Blanchefleur et son bébé, Tristan, lorsqu'ils quittaient le château de *Kanoël* aussitôt qu'on apprend la mort du Rivalen, roi de Loonois. En effet, ils doivent s'éloigner pour toujours de leur résidence et cela avant qu'ils ne soient pas dépistés et tués par le roi Morgan, le nouveau propriétaire en titre. La conjoncture fait que mère et fils entrent sous la protection du maréchal Rohalt le Foi-Tenant, l'un des vassaux restés encore fidèles à l'ancien souverain et grâce à qui Tristan recevra une éducation. Du texte du *Conte* on apprend que le père de Perceval a eu en propriété au moins deux résidences, on aurait pu donc situer le fils dans

⁷ Maupassant, *Contes et nouvelles*, 2-3.

⁸ *La Chanson de Roland*, 61 ; 65-67.

le classement des nobles. Mais durant la guerre, terres et hommes souffrent beaucoup et, parmi eux, les féodaux, qui se sont directement impliqués dans ces conflits. Conturée à travers les paroles appartenant à la mère, l'histoire du jeune Gallois nous raconte les circonstances qui avaient obligé, à elle, à son mari infirme et leurs fils, d'abandonner tout simplement leur domicile resté sans protection pendant ces disputes territoriales sévères et de se réfugier dans le manoir de la Forêt Déserte, dont le nom suggère ce qu'on connaît par *la rupture du rang*, très bien identifiée dans ses études par Gérard Chandès.

Et pourtant, l'appartenance à la catégorie de la seigneurie n'est pas *sine qua non* pour accéder à ce monde de sagesse et bonté, mais plutôt les qualités morales. Lorsque Charlemagne s'adresse à son armée, il met la catégorie des chevaliers devant les seigneurs auxquels il associe l'épithète « nobles ». De plus, le respect qu'il accorde à cette classe est visible surtout quand il décide à mettre ensemble deux catégories apparemment exclusives : seigneurs chevaliers, c'est-à-dire les aristocrates qui ne se réfugient pas dans leurs châteaux pendant les batailles, mais ils y participent et luttent à côté de leur souverain. On surprend ici les temps quand les titres de noblesse se gagnaient encore par la force des bras et non seulement par le principe du sang.

Scènes de vie

On remarque que les textes médiévaux abondent en épisodes variés, liés à la vie du chevalier : l'initiation, l'existence menée à la cour du seigneur, les quêtes chevaleresques/batailles ou la mort martyre de celui-ci, tandis que les scènes les plus rencontrées qui renvoient aux officiers prussiens gardent seulement deux aspects : l'occupation des villes ou des villages normands dans l'hiver de 1870-1871, des scènes liées aux crimes et aux viols ou aux orgies organisées dans des châteaux abandonnés par leurs propriétaires français.

Dans le roman arthurien, par exemple, on ne peut pas ignorer les épisodes liés à l'initiation de Perceval. Puisqu'un roturier ne peut pas devenir seul chevalier, on a besoin d'un seigneur qui accepte lui enseigner le métier des armes : après avoir été rejeté par le roi Arthur, Perceval rencontre Gornemant de Goort, auquel il portera du respect éternel et qui deviendra pour lui un modèle de bonté et de générosité. Nous allons citer le passage correspondant à la cérémonie de l'initiation en chevalerie de Perceval qui se présente comme un rituel sacré :

« Perceval abandonna les vêtements donnés par sa mère. Alors le seigneur se baissa, et lui chaussa l'éperon droit. La coutume était en effet la suivante : celui qui faisait chevalier devait lui chausser l'éperon. Il y avait beaucoup d'autres serviteurs. Ceux qui purent l'approcher l'aidèrent à s'armer. Le noble seigneur prit ensuite l'épée, la lui ceignit, lui donna l'accolade, et lui déclara qu'avec cette épée il lui conférait l'ordre le plus élevé que Dieu ait créé et établi, c'était l'ordre de chevalerie qui n'admet aucune bassesse. »⁹

Si la question de l'initiation en chevalerie n'est pas omniprésente dans les créations littéraires médiévales, le motif des quêtes chevaleresques semble avoir devenu un leitmotiv.

⁹ Troyes, *Perceval*, 115.

Les chevaliers voyagent de pays en pays pour aider les pauvres et se couvrir ainsi de la gloire. Perceval a sauvé la châtelaine Blanchefleur, ainsi que ses terres. Gauvain a affronté le danger du palais des merveilles et sauve les femmes. Tristan a sauvé le royaume de Cornouailles de Morgan et ensuite accompagne Kaherdin dans ses quêtes. Ils sont bien accueillis aux châteaux forts par des grands seigneurs et des rois, habillés en vêtements chers et invités à des véritables festins. Tristan est invité par le groupe de sénéchaux dans la forteresse du roi Marc, à Tintagel, où le roi insiste qu'il y reste. Perceval mange à la table du seigneur Gornemant de Goort ou au régal offert par le roi Pêcheur. Gauvain, à son tour, obtient la permission de la part du roi Esclavon à loger à sa forteresse même en son absence. Dans le château du Roi Pêcheur, on trouve dans la chambre de Perceval des rideaux de lin, matériel ressemblant au cachemire, tandis que dans le palais des Reines, Gauvain est vêtu en linge de satin.

Les chevaliers peuvent s'aventurer aussi dans des terres obscures : avant d'arriver au château du Roi Pêcheur, on apprend que Perceval « a fait route toute la journée, sans rencontrer créature terrestre, chrétien ou chrétienne, qui aurait su lui enseigner le chemin. »¹⁰ Gauvain a eu la même expérience : « il a parcouru des forêts désertes et perdues pour arriver enfin en pleine campagne, au bord d'une rivière profonde, si large que fronde, mangonneau ni perrière ne pourraient jeter de pierre au-delà, non plus que n'y attendrait un trait d'arbalète. »¹¹ Ils sont aussi témoins à des mystères, qui renvoient au merveilleux et au surnaturel. La demeure du Roi Pêcheur et le palais des Reines nous introduisent un univers marqué par richesse, aussi que par le sentiment du terrible : la célèbre résidence en marbre gris et la mystérieuse construction habitée par les malheureuses désignent l'endroit où Perceval et le neveu d'Arthur, monseigneur Gauvain, interagissent avec la réalité autre, en risquant de perdre leur liberté. C'est lui qui exerce une attraction à laquelle les jeunes chevaliers ne peuvent pas se soustraire, lorsqu'ils se lancent dans une aventure dangereuse qui a comme but la découverte des secrets se cachant derrière les portes. On peut illustrer facilement cet aspect surtout dans le cas de Gauvain, qui ne cesse d'harcéler son hôte afin de lui donner beaucoup plus d'informations à l'égard de la cité des femmes. Quant à Perceval, il ne faut pas oublier l'observation de Pauphilet, selon laquelle le héros aurait été poussé vers le château du roi Pêcheur, qu'il considère des morts, par une force inexplicable, surnaturelle. Cependant, le médiéviste A. W. Nitze considère que la demeure est plutôt féérique que damnée et qu'il réitère un palais irlandais légendaire : « Le château féérique du Graal est conçu [...] sur le même type que le château royal de Tara en Irlande. »¹² Il compare alors la grande salle où Perceval et le damné ont pris ensemble le repas, avec ce que l'épopée des nordiques a consigné par « la salle de banquet ou *bruiden* »¹³, une pièce tout à fait unique par la splendeur et les richesses qu'y se trouvaient.

En échange, dans les nouvelles de Maupassant on ne remarque pas de tels rituels ou des actes de bravoure. Même les détails concernant leurs vêtements s'absentent. Les aventures chevaleresques sont remplacées par la scène perpétuelle de l'installation des troupes ennemies soit dans des localités de Normandie (Corneil pour *La Folle* ou Rouen pour *Boule de Suif*), soit dans des châteaux abandonnés par leurs propriétaires français. Les actes

¹⁰ Ibid. 137.

¹¹ Ibid. 209.

¹² Nitze, *Le Bruiden celtique et le château du Graal*, 231.

¹³ Ibid. 231.

guerriers sont abolis par le viol et le crime et la noblesse du cœur de ceux qui font la loi se transforme en violence et méchanceté. À ces actes de barbarie tombent victimes surtout les femmes.

Stéréotypies comportementales des soldats en relation avec la femme

Une différence monumentale entre le personnage du chevalier et celui de l'officier on retrouve surtout dans la manière que chacun d'eux trait les femmes. Le code de l'honneur demande aux chevaliers de se mettre au secours de la châtelaine, soit-elle jeune fille, veuve ou mariée et de la sauver du danger. Les récits chevaleresques sont ceux qui exploitent aussi le thème légendaire de l'amour courtois, qui renvoie à l'amour illicite, mais partagé, du chevalier et la Domna, l'aristocrate, la femme du seigneur. Dans une société gouvernée par les hommes, une fois mariée, la femme entre dans la propriété de son époux, qui, suivant l'ancienne loi romane, a le droit de vie et de mort sur elle. Le mari devrait être conçu comme le maître de son corps et de son cœur, cependant on ne peut pas nous limiter à cette interprétation. Au contraire, c'est toujours Schneider qui affirme, dans le troisième chapitre de son ouvrage, que c'est cette littérature, la fiction des châteaux, qui « invente l'amour moderne. »¹⁴, qui écrase la grande rigueur absurde qui fut établie par l'Église. Alors, on découvre que le célèbre rapport misogynne cesse d'être omnipotent dans notre récit : la femme noble n'est plus déterminée par les lois de la moralité à ne pas tromper un mari qu'elle n'aime pas, donc notre châtelaine n'attend pas la promesse du salut pour qu'elle soit enfin libre de la chaîne maritale. N'oublions pas que c'est la littérature du Moyen Âge qui a donné le couple Tristan et Iseut la Blonde ou monseigneur Gauvain et la sœur du roi Escavalon.

Huit cents ans plus tard, le soldat n'est plus courtois et la femme n'est plus Domna, mais une pauvre roturière, soit malade, soit vicieuse, qui tombe bientôt victime du viol. L'officier prussien des nouvelles appartenant à Maupassant ne cherche non plus à séduire la femme grâce à ses charmes et ne lui fait plus de déclarations d'amour, mais il la soumit à ses plaisirs charnels, bien sûr à la menace de la mort. La conscience de la supériorité et du pouvoir absolu fait que les soldats obtiennent toutes les femmes qu'ils veulent. La prostitué Boule de suif se fait repérée par un officier prussien et puis devenir victime d'un chantage de la part de celui-ci avec la liberté d'elle-même et de ses compagnons en échanges des faveurs sexuelles. En ce qui concerne la folle de la nouvelle éponyme, l'officier prussien pensait que tout le monde ment et que la pauvre femme ne souffrait pas en fait de troubles mentaux et c'est pourquoi il voulait se venger pour cette tentative d'arrogance de la part d'un civil. C'est ainsi que cette femme, la plus maltraitée des toutes, arrive à être violée par plusieurs soldats allemands et ensuite abandonnée dans une forêt près de Corneil, où elle expire. Le texte insiste sur la cruauté des soldats, qui l'ont laissée agoniser, puis mourir sans essayer à l'aider chez elle :

« Le soldat restait embarrassé, n'osant, malgré sa colère, la faire tirer du lit par ses hommes. Mais soudain il se mit à rire et donna des ordres en allemand. Et bientôt on vit sortir un détachement qui soutenait un matelas comme on porte un blessé.

¹⁴ Schneider, *Histoire de la littérature fantastique en France*, 262.

Dans ce lit qu'on n'avait point défait, la folle, toujours silencieuse, restait tranquille, indifférente aux événements tant qu'on la laissait couchée. [...] Puis on vit s'éloigner le cortège dans la direction de la forêt d'Imauville. Deux heures plus tard les soldats revinrent tout seuls. On ne revit plus la folle. Qu'en avaient-ils fait ? Où l'avaient-ils portée ? On ne le sut jamais. »¹⁵

Le thème de la guerre et l'image du soldat dans la littérature

La guerre désigne un des plus récurrents et, en même temps, un des plus complexes thèmes abordés dans la littérature, à partir de l'*Iliade* écrite par Homère et jusqu'à nos jours (par exemple le roman intitulé *Mur Méditerrané*, publié en 2019 par Louis-Philippe Dalembert). C'est en fonction de la manière dans laquelle on l'introduit dans un texte littéraire (comme phénomène héroïque ou, tout au contraire, comme synonyme du désastre) qu'on peut aussi constituer l'image du soldat. Si dans l'Antiquité il se définissait seulement par des traits guerriers et dans le Moyen Âge l'homme des armes se distinguait par le code de l'honneur et les sentiments courtois, parce que la guerre est idéalisée, dans le roman moderne il est aperçu tantôt comme figure négative, responsable du chaos, tantôt avec pitié, comme un individu condamné à tuer pour une cause absurde qui n'est pas toutefois la sienne. Cette dernière représentation est remarquablement surprise dans le roman de Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*.

Les œuvres littéraires de notre corpus exploitent le thème de la guerre : si les textes médiévaux parlent des batailles imaginaires ou bien légendaires portées au nom de Dieu (la terrible confrontation de Roncevaux de la *Chanson de Roland*) ou au nom d'un seigneur, les nouvelles de Maupassant envisagent des scènes normandes de la guerre franco-prussienne, un conflit armé réel, consigné par l'histoire nationale et européenne (1870-1871). Mais alors que dans les récits anciens intervient l'élément religieux qui va imprimer à la guerre un caractère saint, des siècles plus tard la guerre est le symbole du mal et de la destruction, générée par une dispute politique, pas religieuse (entre Napoléon III et les autorités allemandes). On distingue uniquement la terrifiante arrivée de *l'autre* dans le contexte de l'absentéisme total d'une possible armée salvatrice.

L'adversaire reste toujours l'étranger et on fait appel encore une fois à l'appartenance identitaire. Les troupes franques de Charlemagne affrontent les Sarrasins, Tristan (le neveu du roi Marc de Cornouailles) lutte contre le géant Morholt d'Irlande, Perceval se met contre les hommes d'armes méchants, comme Le Chevaliers Vermeil ou Clamadieu, tandis que les civils des *Contes de la Bécasse* et les *Soirées de Médan* méfient les Prussiens qui occupent leurs villages. Les textes médiévaux parlent de la vaillance des chevaliers et des seigneurs de la France, car ils représentent le bien et le courage, en antithèse avec les figures du mal, de la vilaine qui viennent de l'extérieur. Dans les nouvelles de Maupassant la guerre fait seulement du mal, parce que la perspective narrative ne s'oriente guère vers une possible intervention salvatrice des soldats français qui s'absentent toujours, mais uniquement sur la terrifiante arrivée des *autres*, de l'armée adverse, dont les soldats sont vus comme des êtres vilains, corrompus et, surtout, cruels. Les choses n'ont plus souffert en fait une évolution marquante de perception.

¹⁵ Maupassant, *Contes de la Bécasse*, 47-48.

Les causes de la guerre restent, dans les deux cas, politiques. Le conflit armé tellement condamnée par Guy de Maupassant représente une dispute politique entre Napoléon III et les autorités allemandes. Cependant, dans les textes médiévaux occidentaux on peut rencontrer aussi la mise religieuse : c'est ce qu'on nomme *la guerre sainte* ou la guerre portée au nom de Dieu envers ceux nommés « païens » qui sont, dans la plupart des cas, de confession musulmane. Les luttes menées en Saragosse ont pour but l'abolition du danger provoqué par l'existence d'une croyance autre que le christianisme dans la région que l'empereur des Francs semble avoir perdu.

On peut identifier pourtant une conséquence importante de la présence de la guerre sainte : on remarque une variation assez prégnante concernant l'attitude des soldats envers la mort. Dans *La Chanson de Roland*, où les confrontations armées sont portées au nom de Dieu, juste avant le début de la légendaire bataille de Roncevaux, les chevaliers chrétiens reçoivent la bénédiction et l'encouragement de l'archevêque-chevalier Turpin :

« Notre devoir est de mourir bravement pour notre roi. Aidez à maintenir la chrétienté. [...] Confessez vos péchés et demandez pardon à Dieu. Je vous donnerai l'absolution pour sauver vos âmes. Si vous mourez vous deviendrez des saints martyrs et vous aurez votre place tout en haut du Paradis. »¹⁶

Les paroles de l'archevêque Turpin ont un grand impact parmi les soldats : « Les Français descendent de cheval et se prosternent face contre terre »¹⁷. À l'univers romanesque des chevaliers, la mort ne développe pas le même type du drame que dans la modernité, parce qu'elle est accompagnée toujours par la promesse du salut pour les martyres de Jésus Christ, des âmes courageuses qui ont sacrifié leur vie au nom de la chrétienté. Elle réduit le chevalier à la condition humble de mortel, c'est vrai. Et pourtant, l'épisode qui raconte la mort de Roland est monumental, parce que le brave chevalier n'a pas peur de mort, au contraire il arrive à choisir lui-même le lieu où il expirera (sur une colline, au pied d'un grand pin). La peur de la mort n'existe ni dans *Tristan et Iseut*, parce que la fin a une continuation dans « l'heureux pays des vivants »¹⁸, dépourvu des codes et usages sociaux qui gouvernent la société médiévale et condamne la relation extraconjugale du chevalier et Iseut la Blonde. Au XIX^e siècle, la mission chrétienne est, de toute façon, remplacée par la terreur. Au début de la nouvelle *La Folle*, M. Mathieu d'Endolin qualifie son histoire par l'épithète sinistre : « Tenez, dit M. Mathieu d'Endolin, les bécasses me rappellent une bien sinistre anecdote de la guerre. »¹⁹ Découvrant comme par hasard dans la forêt du faubourg Corneil les ossements de la pauvre femme maltraitée par les soldats prussiens qui a disparu depuis à peu près un an, le narrateur de la nouvelle *La Folle* ajoute à la fin de son conte une phrase tout à fait touchante : « Et je fais des vœux pour que nos fils ne voient plus jamais de guerre. »²⁰ Cette guerre ne regarde cependant aucune bataille, mais une permanente menace envers la population française restée sans défense. La mort amenée par les soldats mercenaires parmi les innocents est extrêmement violente ; c'est pourquoi, les scènes illustrant

¹⁶ *La Chanson de Roland*, 145 et 147

¹⁷ Ibid. 147

¹⁸ Bédier, *Le roman de Tristan et Iseut*, 99.

¹⁹ Maupassant, *Contes de la Bécasse*, 41.

²⁰ Ibid. 48.

leur décès sont venues plutôt comme punition pour leur méchanceté (l'assassinat de Mlle Fifi par la prostituée Rachel).

Peut-on parler des chevaliers mercenaires aussi ?

Cependant, notre classification n'est pas absolue. On peut identifier aussi des ressemblances entre ces deux catégories des personnages. On a des chevaliers méchants qui profitent de l'instabilité d'une châtellenie voisine pour la conquérir et en devenir seigneur. C'est le cas du Clamadieu des Îles, le guerrier méchant ayant voulu à conquérir le domaine de Bon Repaire, ainsi que Blanchefleur, sa châtelaine, à l'épouser. Ensuite, on distingue parmi les chevaliers des traîtres comme le Chevalier Vermeil, qui se révolte contre son roi et seigneur, le légendaire Arthur, en lui demandant armées et terres, ou Ganelon, qui trahisse Charlemagne, ainsi que toute l'armée des Francs. La différence est que tous les antagonistes seront punis pour leur méchanceté d'une manière ou d'une autre.

On voit aussi des chevaliers qui trompent les femmes. Perceval abandonne la fiancée de l'Orgueilleux de la Lande, ainsi que la châtelaine Blanchefleur, se montrant indifférent à leurs sentiments. Il oublie complètement la promesse faite à la châtelaine de l'épouser. Un autre exemple est Roland, lui-même, qui avait sacrifié sa vie au nom de la gloire éternelle sans penser un seul moment à sa fiancée, Aude, qui l'attendait à Aix-la-Chapelle. Aussi Aude meurt-elle le cœur brisé aux pieds de Charlemagne même.

Conclusion

On peut conclure que la perspective sur le personnage du soldat dans la littérature s'est beaucoup transformée du Moyen Âge à la fin du XIX^e siècle, en même temps que la perspective sur la guerre. On retrouve le soldat chevalier, l'incarnation de la bonté, du courage, d'un côté, le mercenaire illustré dans les nouvelles de Maupassant par l'officier prussien, de l'autre côté. Nous avons démontré, cependant, qu'il y a aussi certains éléments de contiguïté entre ces deux catégories de personnages. On a remarqué qu'il y a des chevaliers méchants qui profitent de l'instabilité d'une châtellenie voisine pour la conquérir et en devenir seigneur, ainsi que des hommes en armure étincelante qui trompent les femmes.

Bibliographie

Textes de références

Bédier, Joseph. *Le roman de Tristan et Iseut*. Paris : L'édition d'Art H. Piazza et Cie, sine anno.

Maupassant, Guy de. *Contes de la Bécasse*. Paris : Gallimard, 1979.

Maupassant, Guy de. *Contes et nouvelles*. Paris : Gallimard, 1979.

Troyes, Chrétien de. *Perceval ou le conte du Graal*. Paris : Le Livre de Poche, 2003.

La Chanson de Roland. Paris : Folio classique, 1979.

Ouvrages critiques

- Flori, Jean. *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*. Paris : Hachette Littératures, 1998.
- Le Goff, Jacques. *Omni medieval*. Traduit par Ingrid Ilinca și Dragoș Cojocaru. București : Polirom, 1999.
- Malița, Ramona. *L'aventure et la tectonique des genres littéraires au Moyen Âge et à la Renaissance*. Cours destiné aux étudiants : 2016-2017.
- Schneider, Marcel. *Histoire de la littérature fantastique en France*. Paris : Fayard, 1985.

Dictionnaires

- Demougin, Jacques (dir.). *Dictionnaire des littératures française et étrangères*. Paris : Larousse, 1992.
- Le Goff, Jacques et Jean-Claude Schmitt (dir.). *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*. Paris : Fayard, 1999.
- Merlet, Philippe (dir.). *Le petit Larousse illustré en couleurs*. Paris : Larousse, 2004.
- Rey, Alain (dir.). *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris : Dictionnaires Le Robert, 1998.

Autres sources

- Abamine, E. P. « German-french sexual encounters of the franco-prussian war period in the fiction of Guy de Maupassant. » *CLA Journal*, vol. 32, no. 3, (1989) : 323-334. Page consultée le 2 février 2020. <https://www.jstor.org/stable/44322032?seq=1>
- Nitze, W. A. « Le Bruiden celtique et le château du Graal. » *Romania*, tome 75, no 298, (1954) : 231-240. Page consultée le 2 février 2020. doi : <https://doi.org/10.3406/roma.1954.3409>
- Saly, Antoinette. « L'itinéraire intérieur dans le Perceval de Chrétien de Troyes et la structure de la quête de Gauvain. » In : *Voyage, quête, pèlerinage dans la littérature et la civilisation médiévales*, 353-361, Aix-en-Provence : Presses universitaires de Provence, 1976. Page consultée le 10 septembre 2020. doi : 10.4000/books.pup.4318
- Encyclopædia Universalis. En ligne. Page consultée le 2 février 2020. <https://www.universalis.fr/encyclopedie/mercenaires/1-de-l-antiquite-a-l-epoque-moderne/>
- Beziat, Jean-Louis. *Les Saint-Marcellois morts pour la patrie au cours de la Guerre de 1870-1871*. 2011. Page consultée le 2 février 2020. https://www.saintmarcelsuraude.fr/pdf/la_guerre_de_1870-1871_-_2.pdf
- Secrets d'histoire : Sacré Charlemagne. Vidéo sur YouTube. Publiée par Secrets d'Histoire Officiel. Page consultée le 2 février 2020. <https://www.youtube.com/watch?v=q5nT4NbaSWg>
- Mort de Roland à Roncevaux en 778 : entre histoire et légende. Publié par *La France pittoresque* en ligne. Page consultée le 2 février 2020. <https://www.france-pittoresque.com/spip.php?article7132>

From Charles the Great's Knights to the Mercenaries of the 19th Century

Our communication's purpose is to analyse the metamorphosis of characters embodying the soldier, as we can notice in literature (picturing the Franco-Prussian War) in relation to medieval texts. The first hypothesis from which we began our study focuses on the idea that in the two types of texts we can remark a visible degeneration of the literary representation of the soldier and of the ideal warrior. The second hypothesis is the fact that between the same category of characters we can also identify some correlations. The working method consists of the comparison between the two types of characters belonging to the very distant literary periods in order to find out what separate them and what are the similarities that bring them together. The explanations for their distinctive characteristics and their similarities will be researched both in literature and history. Our communication corresponds to the theme proposed by the colloquium, more specifically to the section that deals with the history of the nation in the late 19th century/literary representations of the nation.